



HAL
open science

La bibliothèque dans quelques fictions narratives du XVIIe siècle : un imaginaire critique

Nathalie Grande

► **To cite this version:**

Nathalie Grande. La bibliothèque dans quelques fictions narratives du XVIIe siècle : un imaginaire critique. Claudine Nédelec. Les Bibliothèques, entre imaginaires et réalités, Artois Presses Université, pp.295-308, 2009. hal-04309012

HAL Id: hal-04309012

<https://hal.science/hal-04309012v1>

Submitted on 27 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La bibliothèque dans quelques fictions en prose à l'aube des temps modernes :
un imaginaire critique »

A paraître dans les actes du colloque organisé par C. Nédelec « Bibliothèque en fiction » (Arras, 5 et 6 juin 2006) aux Presses Universitaires d'Artois.

Le réalisateur Jean-Jacques Annaud raconte que, quand il a voulu créer pour l'écran le décor de la fameuse bibliothèque du *Nom de la rose*, il s'est heurté à une difficulté technique inattendue : la bibliothèque qu' imagine Eco dans son roman est censée se situer dans une tour donjon ; et pourtant la description que fait l'auteur se situe sur un unique niveau, comme si le labyrinthe intérieur s'étendait à l'infini dans un seul plan de l'espace, alors que la surface qu'offre une tour est forcément très limitée. Quand il a interrogé Eco sur cette contradiction entre infini dédale intérieur et étroite limite extérieure, le romancier n'a pas su lui fournir d'explication : il ne se serait rendu compte de rien, à l'en croire ; mais, allant chercher un livre dans sa ...bibliothèque, il suggéra immédiatement au réalisateur la magistrale idée des escaliers à la façon de Escher¹. Même si Jean-Jacques Annaud s'est contenté des simples protestations d'Umberto Eco, peut-on croire ce dernier sur parole, quand on sait la place qu'occupe littéralement et symboliquement la bibliothèque, « grand labyrinthe, signe du labyrinthe du monde »² dans le roman, et quand on se rappelle qu'il s'est donné la peine de faire paraître un petit opuscule au titre sans ambiguïté : *De Bibliotheca* ? Or que dit le savant universitaire dans ce texte ? Loin de célébrer la fièvre du chercheur qui ne vit que dans l'odeur poussiéreuse des vieux livres sacrés, Eco dresse un constat sans appel, mais non sans humour, des principaux défauts des grandes bibliothèques : multiplication des catalogues,

¹ Toutes ces indications sont données dans le commentaire qu'a fait Jean-Jacques Annaud de son film (1986) lors de sa sortie en DVD (Warner Home Video, 2004).

² Umberto Eco, *Le Nom de la rose* (1980, traduction française 1982), Grasset, 1985, p. 164.

classement aléatoire, personnel hostile, horaires limités, photocopieurs en panne, impossibilité de se restaurer, toilettes inaccessibles³... On peut donc supposer que si la bibliothèque du *Nom de la Rose* offre une approche si malaisée, un gardien si redoutable, une architecture si irrationnelle, et que si elle finit si mal, cela dit sans doute quelque chose du risque qu'il y a à entrer dans l'univers si bien famé, mais néanmoins si redoutable, des livres, et peut-être du rapport ambigu que les auteurs entretiennent avec les livres. Même pour un bibliophile et un bibliolâtre comme Eco, l'imaginaire de la bibliothèque semble très ambivalent. Se pourrait-il que pour l'usager intensif des bibliothèques qu'est tout auteur, la bibliothèque, lieu idéal de l'étude et du savoir à l'écart des tourments du monde, prenne souvent paradoxalement la dimension d'un cauchemar, qu'il cherche à exorciser en proposant des visions pas vraiment flatteuses des livres, de leurs lieux et de ceux qui les hantent ?

Partant de cette hypothèse, suggérée par la lecture d'Eco, j'ai voulu vérifier si cette intuition se vérifiait dans la fiction à l'aube de l'ère moderne, dans le temps où la diffusion des livres rendue possible par l'imprimerie a permis la multiplication de bibliothèques de plus en plus imposantes. Même si la fiction ne donne qu'une vision forcément déformée du réel, cependant, dans la mesure où elle naît chez des auteurs, qui sont par définition de grands usagers des bibliothèques, elle peut éclairer de témoignages précis la constitution de cet imaginaire. En particulier je voudrais mettre en évidence comment se fabrique progressivement l'image de la bibliothèque, à partir de ce qui n'est d'abord que liste de livres, voire amas de livres ; puis comment cette image se construit autour d'une dualité entre bons et mauvais livres ; et enfin comment cet antagonisme révèle le livre comme objet et lieu de pouvoir.

³ Umberto Eco, *De Bibliotheca*, L'Echoppe, 1986. Ce court texte reprend une conférence prononcée le 10 mars 1981, soit un an après la publication du *Nom de la rose*, pour célébrer le 25^e anniversaire de l'installation de la Bibliothèque municipale de Milan dans le Palais Sormani.

Jean-Pierre Camus et Antoine Furetière : la bibliothèque de fiction contre la fiction

Le motif de la bibliothèque servant logiquement d'occasion idéale pour parler des livres, pour affirmer des hiérarchies et pour élaborer des critiques, il ouvre la possibilité d'une première ambivalence. En effet la bibliothèque de fiction devient parfois l'occasion d'une bibliothèque anti-fictionnelle, puisque appelée à manifester le mépris dans lequel est tenu le genre romanesque. Jean-Pierre Camus, par exemple, raconte dans le « dilude » qui suit *Pétronille* (1626) une conversation entre une dame férue de lecture et un prêtre, ami de Camus, auquel elle montre le catalogue de sa « librairie », qu'elle conserve précieusement dans un cabinet de curiosités. La description permet à Camus de mettre en évidence le goût débridé pour le romanesque d'une lectrice qui consomme les romans, faute de trouver des ouvrages sérieux pour la distraire. La liste, prolifique, se développe sur cinq pages dans l'édition originale⁴ :

Premièrement elle lui fit voir cette horrible pile *d'Amadis*, que l'on tient aller jusques à vingt-et-deux ou vingt-et-quatre volumes en trois langues, espagnole, italienne et française [...]. Après quoi elle lui fit voir une grande liste de ces vieux romans, qui ont eu tant de vogue du temps de nos pères. Comme celui de la Rose, Lancelot du Lac, Tristan, [etc.] et ceux de cette volée-là. Ensuite venaient [...] le Boccace, Bandel, Perceforest, les *Histoires tragiques* de Belleforest, *Roland le Furieux* et *l'Amoureux*, la *Jérusalem* du Tasse, les *Nuits* de Straparole, les *Nouvelles* [...] de Cervantès, [...] le *Pèlerin en son pays* de Lope de Vega, *l'Arcadie* du même, et dix-huit volumes de comédies espagnoles du même auteur. Aussi les comédies de Cervantès, avec les *Travaux de Persillès et de Sigismonde*, et sa *Galathée*, la *Diane* de Montemayor,

⁴ Jean-Pierre Camus, « Dilude », dans *Pétronille, accident pitoyable de nos jours, cause d'une vocation religieuse*, Lyon, J. Gaudion, 1626, p. 462-466.

l'Arcadie de Sannazar, le *Gusman d'Alfarache*, le *Lazarille de Tormès*, *Dom Quichotte de la Manche*, *l'Adon del Marini*. Après cela marchaient tous ces nouveaux romans qui se sont éclos de nos jours [...] *L'Astrée* de Monsieur d'Urfé [...] la *Caritée*, le *Polexandre*, les *Nouvelles françaises*, *l'Endymion* de Gombauld, et plusieurs centaines d'autres Histoires, Aventures, Amours, Bergeries, Temples, Palais, Trophées et autres Romans sous divers titres, que l'on peut comparer à la plaie des grenouilles ou à celle des moucheron dont les Egyptiens furent tourmentés. Car la facilité de l'impression et la passion d'écrire multiplient ces ouvrages à l'infini ; le moindre petit secrétaire, sur les mémoires des affections du Seigneur de son village, faisant aussitôt un livre sous tel nom qu'il lui veut donner. A cela joint un nombre infini de comédies italiennes, cette nation toute comique étant plus fertile en cette sorte de production, que les lapines dans une garenne. Ensuite étaient les Poètes, ces doux menteurs, et dont les feintes sont des Romans perpétuels. [...] Enfin ce bon religieux compta près de quatre cents volumes de ces fabuleuses inventions dedans cette mémorable librairie ; les autres Histoires véritables étant reléguées dans la grande Bibliothèque, où la poussière témoignait qu'elles n'étaient pas tant en usage que ces belles fadaïses [...].⁵

Camus profite évidemment de cet inventaire pour signaler son opinion sur le contenu de cette bibliothèque. Ce qui motive sa désapprobation peut se résumer en deux points : d'une part, et c'est l'argument le moins exploité, ce sont de « belles fadaïses », de « fabuleuses inventions », des histoires inventées à plaisir qu'il oppose aux « histoires véritables » qui restent délaissées ; d'autre part, et c'est là-dessus qu'insiste Camus, ce type d'ouvrages prolifère sans

⁵ Jean-Pierre Camus, dans le « Dilude » de *Pétronille*, cité dans *Agatonphile*, Genève, Droz, 1951, p. 129-130 et dans S. Robic-de Baecque, *Le Salut par l'excès. Jean-Pierre Camus, la poésie d'un évêque romancier*, Paris, Champion, 1999, p. 211-213.

frein, avec une virulence semblable aux plaies d’Egypte –comparaison où l’on devine la plume épiscopale de Camus-, et même avec une fécondité digne des lapines –image plus inattendue mais tout aussi satirique !-. La satire est donc mise au service de l’éloge de l’histoire dévote, chère à l’évêque romancier. Son ami distingue « parmi ce chaos de romans deux ou trois de nos histoires pieuses », qui sont des titres de Camus lui-même, dont la dame fait aussitôt l’éloge, tout en déplorant leur rareté. Qu’à cela ne tienne ! L’ami déclare que si le prélat avait « autant de loisir pour vaquer à cette tâche qu’il a de courage, il vous en ferait bientôt une bibliothèque pour contrepointer celle-ci ». Cette ambition de créer une contre-bibliothèque justifie sans doute l’étonnante prolixité de Camus, connu pour avoir publié des dizaines de romans, des centaines de nouvelles, en dehors de sa production proprement religieuse. La bibliothèque fictionnelle dont Camus fait l’inventaire, apparaît, malgré quelques compliments distillés au passage, comme le contre-modèle de la bibliothèque que l’évêque ambitionne d’écrire. D’ailleurs cette idée d’une double bibliothèque est également présente dans la postface, qui distingue les livres du cabinet privé, ouvrages de divertissement auxquels le visiteur accède par leur catalogue, mais aussi par leur matérialité⁶, et « la grande Bibliothèque, où la poussière témoignait que [les Histoires véritables] n’étaient pas tant en usage que ces belles fadaïses ». En fait le château posséderait donc deux bibliothèques, une « grande bibliothèque » où les ouvrages sérieux et de prestige -ceux qu’on ne lit pas- témoignent de la dignité de leur propriétaire, et une bibliothèque intime, composées d’ouvrages de divertissement, en particulier de romans et de théâtre, où l’on va chercher son plaisir de lecteur, mais que l’on n’avoue pas officiellement. L’imaginaire de la double bibliothèque correspond donc à une conception axiologique de la lecture, bonne et mauvaise lecture renvoyant logiquement à bonne et mauvaise bibliothèque. Même si Camus nous amuse avec son catalogue, on peut noter que la satire des habitudes de lecture prend sens dans un

⁶ Il parle ainsi de l’ « horrible pile des *Amadis* ».

ensemble religieusement et moralement orienté, et précisément orienté. Camus présente en effet la particularité de proposer une bibliothèque de fiction qui n'est pas une bibliothèque fictive : en dressant une liste où se retrouvent les auteurs les plus appréciés de son temps, l'évêque romancier manifeste une claire volonté d'agir sur le réel en orientant les goûts de ses lecteurs.

Chez Furetière se retrouve un catalogue d'ouvrages qui fonctionne comme celui de Camus, c'est-à-dire comme une critique de la production romanesque. Mais alors que Camus n'invente pas les ouvrages qu'il cite, et se contente de leur masse et de leur nature pour les condamner, Furetière insère dans son *Roman bourgeois* (1666) un inventaire après-décès parfaitement fictif, où on trouve une liste cocasse de titres imaginaires figurant dans la bibliothèque du défunt Mythophilacte. Tantôt Furetière déforme seulement le titre originel, qui reste reconnaissable sous son déguisement burlesque. Ainsi :

L'Amadisiade, ou La Gauléide, poème héroï-comique, contenant les dits, faits et prouesses d'Amadis de Gaule et autres nobles chevaliers ; divisé en vingt-quatre volumes, et chaque volume en vingt-quatre chants, et chaque chant en vingt-quatre chapitres, et chaque chapitre en vingt-quatre dizains, œuvre de 1 724 800 vers, sans les arguments.⁷

La légère déformation du titre reste encore crédible, car le suffixe prend une connotation épique, évoquant par exemple *La Franciade* de Ronsard, ou *L'Énéide* de Virgile. Mais le qualificatif inattendu de « poème héroï-comique » et l'insistance sur la suite géométrique de raison vingt-quatre qui préside à la structure de l'ouvrage, disqualifient définitivement l'œuvre, renvoyée à un genre bouffon et à une longueur insoutenable⁸. Aussi parfois Furetière

⁷ Antoine Furetière, *Le Roman bourgeois* (1666), Paris, Folio, 1981, p. 231.

⁸ Et pourtant Furetière minore le nombre prévisible des vers, qui, si on s'en tient à la stricte définition, devrait atteindre les 3 317 760 vers, « sans les arguments » !

invente complètement des titres, qui sont autant de plaisanteries satiriques, ciblant précisément un des défauts dont il accuse les livres en général et les romans en particulier. *La Vis sans fin, ou projet et dessein d'un roman universel, divisé en autant de volumes que le libraire en voudra payer [...]* semble viser encore la longueur des romans, et la cupidité des romanciers qui seule justifierait cette longueur ; le *Discours des principes de la poésie, ou l'introduction à la vie libertine [...]* incrimine les mœurs des poètes ; *Le grand Sottisier de France* semble une préfiguration du *Dictionnaire des Idées reçues* de Flaubert ; quant au *Placet rimé, pour avoir privilège du Roy de faire des vers de ballet, chansons nouvelles, airs de cour et de Pont Neuf, avec défenses à toutes personnes de travailler sur de pareils sujets, recommandé à monsieur de B..., grand privilégiographe de France [...]*, il dénonce les redoutables rivalités de plume et le régime des faveurs qui les accompagne et les envenime. Si la forme extérieure des titres respecte une certaine crédibilité, les sous-entendus sont pour leur part ravageurs. Furetière emprunte ce type de satire littéraire, qui prend la forme du catalogue de bibliothèque, à la tradition rabelaisienne de la liste comique, et en particulier au répertoire des livres de la « librairie » de l'abbaye Saint-Victor⁹, qui figure dans le septième chapitre de *Pantagruel* (1532). Mais à la différence de Rabelais chez qui les allusions s'envolent tous azimuts vers les femmes, les religieux, les avocats, les notaires, les étudiants, les ivrognes, les théologiens, les voleurs, les goinfres, les espagnols etc.¹⁰, Furetière vise précisément le monde et les pratiques des écrivains : sur les vingt-deux titres du catalogue, seuls quatre s'éloignent du champ littéraire. Très clairement, Furetière profite de l'inventaire fictif pour poursuivre les

⁹ Cette grande abbaye parisienne était située quelque part vers l'actuelle Bibliothèque Nationale de France : on constate que notre BNF s'enracine dans une intéressante tradition.

¹⁰ François Rabelais, *Pantagruel* (1532), Livre de Poche, 1972, p. 103-117.

attaques portées quelques années plus tôt dans la *Nouvelle allégorique*¹¹. Commentaire décalé des usages du champ littéraire, la bibliothèque doublement fictive, par son contenu imaginaire et par sa place dans une fiction, fonctionne comme une réflexion et une critique métalittéraires. Ce qui pourrait n'être qu'un excursus, un ornement du récit, à la manière des multiples pièces que Furetière insère dans son roman au risque de le disloquer, ressort à la dimension majeure du roman, son caractère métafictionnel. L'inventaire de la bibliothèque de Mythophilacte s'apparente donc à la figure stylistique de la mise en abyme : partie des limites de la narration, il renvoie à son centre organique, la réflexion critique menée par Furetière à travers ce roman¹².

Si la bibliothèque de fiction donne l'occasion, à Camus comme à Furetière, de tenir un discours critique, cependant les polémiques littéraires qu'ils lancent, parce qu'elles s'inscrivent dans le cadre d'une satire narrativisée, gagnent en humour ce qu'elles perdent en virulence : elles sont là d'abord pour amuser le lecteur, sans doute pour mieux le convaincre, et ensuite pour mettre en évidence la position des auteurs. Par cet usage, finalement assez attendu, de la bibliothèque de fiction, les auteurs expriment leurs idées critiques, mais sans

¹¹ Antoine Furetière, *Nouvelle allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence* (1658), Genève-Paris, Droz-Minard, 1967.

¹² L'inventaire de Mythophilacte ne constitue pas la seule occasion que crée Furetière pour se moquer de l'usage des livres : Belastre, magistrat ridicule, va chez un libraire pour acheter un livre et répond à la question du choix en expliquant qu'il lui suffit d'un livre « à mettre en presse [ses] rabats » (p. 198. Mot que Molière mettra dans la bouche du Chrysale des *Femmes savantes* (1672) au vers 562). La description de la bibliothèque de l'avare Jean Bedout montre également des livres réduits à leur simple matérialité de marchandise : « La seule chose où il s'efforçait de faire dépense était en bibliothèque. Il avait tous livres d'élite ; je veux dire qu'il choisissait ceux qui étaient à meilleur marché. Un même auteur était composé de plusieurs tomes d'inégale grandeur, d'impression, de volume et de reliure différente ; encore était-il toujours imparfait. Entre les caractères, ceux qu'il estimait le plus c'étaient les gothiques, et entre les reliures celles de bois » (p. 85).

quitter le monde de l'autoréférencialité littéraire. Or il apparaît que le motif de la bibliothèque de fiction permet d'autres usages, en tenant un discours pas seulement sur le littéraire, mais aussi sur le savoir et sur le monde.

Vénus dans le cloître et Lettres persanes : la bibliothèque comme lieu de savoir ambigu

Le catalogue de livres fictifs, ornement périphérique du récit qui ramène par un jeu de miroir inclusif le texte à son origine, se retrouve dans un ouvrage aussi dénué de prétention à la critique littéraire que peut l'être *Vénus dans le cloître ou la religieuse en chemise*, roman pornographique publié sous le pseudonyme de l'abbé du Prat, et datant de 1672, selon une hypothèse de Cioranescu¹³. En ce cas les titres fictifs de la liste ne donnent lieu à aucune interprétation méta-littéraire, mais renvoie aux activités sexuelles. Dans le second des entretiens qui réunissent deux jeunes religieuses, la savante Angélique et la naïve, mais curieuse, Agnès, le lecteur découvre que les livres circulent beaucoup à travers les grilles des parloirs. Un capucin tente ainsi de séduire Agnès en lui faisant lire le *Recueil des amours secrètes de Robert d'Arbrissel*¹⁴ ; un autre confie à Angélique pour s'assurer ses bonnes grâces, les *Remèdes doux et faciles contre l'embonpoint dangereux*¹⁵ ; et à deux reprises dans le roman on trouve une liste de livres aux titres aussi fantaisistes qu'évocateurs. Par exemple :

La Chasteté féconde, nouvelle curieuse.

Le Passe-Partout des jésuites, pièce galante.

¹³ Le problème de la date de l'édition originale n'est pas résolu, non plus que celui de l'identité de l'auteur. Voir *Œuvres érotiques du XVIIIe siècle*, Collection « L'Enfer de la Bibliothèque Nationale » n°7, Paris, Fayard, 1988 p. 291.

¹⁴ Abbé Du Prat, *Vénus dans le cloître* (1672), Arles, Actes Sud, 1994, p. 58.

¹⁵ *Ibid.* p. 60.

La Prison éclairée, ou l'Ouverture du petit guichet, le tout en figures.

Le Passe-Temps des abbés.

*Les Fruits de la vie unitive.*¹⁶

Comme chez Furetière, la liste joue double jeu : respect de la forme stéréotypique des titres, en l'occurrence des titres d'œuvres spirituelles, et ingéniosité dans l'allusion, ici salace. Il faut par exemple une certaine culture religieuse pour apprécier l'allusion aux amours de Robert d'Arbrissel, fondateur au tout début du XIIe siècle de l'abbaye de Fontevraud, célèbre pour avoir abrité en même temps une communauté féminine et une communauté masculine sous l'autorité unique d'une abbesse. *Les Fruits de la vie unitive*, quant à eux, singent les créations verbales des théologiens du « siècle des saints ». Mais on trouve aussi des titres au sémantisme sexuel plus explicite, comme *L'Extrême-Onction de la virginité mourante, Règles et statuts de l'abbaye de Cogne-au-fond*, ou *La Sauce à Robert, pièce curieuse* ! Au total vingt-quatre titres composent cette bibliothèque, auxquels il faut joindre deux ouvrages non-fictifs, également cités par Angélique, *L'Ecole des filles* et *L'Académie des dames*, qui sont deux éditions pornographiques contemporaines¹⁷. Rien n'est dit dans le roman des conditions de conservation de ces livres, qui passent leur temps à circuler sous le manteau, ou plutôt sous la bure. La bibliothèque n'est ici ni un lieu, ni un meuble, mais un espace de circulation, où les volumes et les savoirs se diffusent et s'échangent, à défaut des corps, ou dans l'attente des corps. Les titres de cette bibliothèque de fiction sont en effet chargés d'éduquer Agnès à une religion inverse de celle qu'elle est censée approfondir et pratiquer au couvent. Le savoir qu'ils éclairent, les valeurs qu'ils promeuvent, les usages dont ils veulent persuader, prennent

¹⁶ *Ibid.* p. 67. Voir aussi p. 132.

¹⁷ *Ibid.* p. 102-103. *L'Ecole des filles* (1655 ?), dans *Libertins du XVIIe siècle*, Gallimard, 1998, tome1 p. 1099-1202, et *L'Académie des dames* (1680 ? pour la traduction française de l'original néo-latin) dans *Œuvres érotiques du XVIIe siècle*, Collection « L'Enfer de la Bibliothèque Nationale » n°7, Paris, Fayard, 1988.

le contre-pied des enseignements spirituels et des exercices de piété auxquels la religieuse s'était jusque là pliée. Ce catalogue, pour être fictif, n'en est pas moins actif, et fait apparaître l'ambiguïté du livre, porteur de savoir et destructeur d'un autre savoir. Il peut amuser le lecteur, chatouiller sa libido ou émoustiller ses sens, il n'en demeure pas moins présenté comme le moyen par lequel ...l'esprit vient aux filles. Ouvrant l'esprit et le corps d'Agnès à des savoirs plus « pratiques », l'accès aux livres de cette bibliothèque prend symboliquement la dimension d'une initiation au monde, d'une découverte du réel par la fiction. Mais en même temps le caractère livresque des savoirs acquis condamne ces livres à n'être qu'invitation et propédeutique à leur dépassement, puisque que finalement, ce qu'attend Agnès, comme le lecteur, c'est le moment où les livres seront abandonnés. En mettant en cause par le ridicule l'ordre des savoirs, en appelant au dépassement du savoir livresque par l'expérience érotique, ce sont l'usage et la validité des savoirs que cette bibliothèque met en question.

A ce titre, et même si le raccourci peut sembler rapide, la bibliothèque de *Vénus dans le cloître* annonce la bibliothèque des *Lettres persanes*. Montesquieu consacre en effet cinq longues lettres au récit de la visite d'une grande bibliothèque parisienne. Ces lettres, situées peu avant le dénouement de l'intrigue du sérail¹⁸, complètent le tableau satirique, et souvent désenchanté, que les persans ont peint jusque là de Paris. Introduit dans une grande bibliothèque de couvent, ouverte au public¹⁹, Rica rencontre le père abbé se promenant au milieu des livres. Or celui-là se montre parfaitement incapable de lui fournir le moindre renseignement, et, expliquant qu'il laisse au bibliothécaire le soin de lire les livres, il s'enfuit pour répondre à l'appel de la cloche du réfectoire ! Le bibliothécaire, rencontré derechef le

¹⁸ Ce sont les lettres CXXXIII à CXXXVII, de Rica à ***.

¹⁹ Il s'agit sans doute de celle de l'abbaye de Saint-Victor, devenue publique en 1707, et déjà caricaturée par Rabelais.

lendemain, peut effectivement répondre à la curiosité de Rica, et entreprend de lui faire visiter la bibliothèque. Mais le tour des rayons, s'il prouve que le bibliothécaire a effectivement tout lu, montre en revanche que cette lecture l'a amené à conclure à la vanité de toutes les connaissances accumulées dans ces livres. Qu'il s'agisse de théologie, d'exégèse, de mystique, de morale, de grammaire, de métaphysique, de physique, d'anatomie, de chimie, d'histoire ou de littérature (etc.), le savant bibliothécaire termine systématiquement son exposé par des doutes sur la validité des sciences et sur l'intérêt de toute connaissance. Le visiteur et son guide mettent quatre jours à faire le tour des rayons, mais cette longue promenade ne débouche que la constatation réitérée de la vanité des savoirs. La série des lettres s'interrompt après la cinquième visite, sans conclusion, sans même que le tour de la bibliothèque semble achevé²⁰, et Rica dans la lettre suivante ne revient pas sur cette visite. Cette bibliothèque, pleine de belles reliures que remarque Rica, et de « cabinets particuliers » où se concentrent des savoirs qui ne communiquent pas entre eux, semble vouer à conserver les « innombrables volumes » que personne ne lit plus, sauf leur gardien, qui les fait visiter comme un monument vide : de cette immense accumulation de livres, pas un titre n'est cité ! Cette bibliothèque où le savoir s'entasse jusqu'à s'anéantir sous sa propre masse confirme l'épuisement du savoir accumulé au fil des siècles, révèle que la crise de la conscience européenne s'ancre dans une crise de la connaissance, et appelle la remise en ordre et en question à laquelle contribueront les Lumières. La bibliothèque, en tant que lieu du savoir et image de l'autorité intellectuelle, apparaît donc particulièrement désignée pour témoigner de la crise du savoir, de la perte de confiance dans la valeur du livre.

Agrippa d'Aubigné et Cyrano de Bergerac : bibliothèque et anti-bibliothèque, quand la satire tient du cauchemar.

²⁰ Il n'y a par exemple aucun rayon sur le droit ou les arts.

Dans le travail que Nathalie Ferrand a consacré à *Livre et lecture dans les romans français du XVIIIe siècle*, elle distingue quatre types d'apparition de la bibliothèque dans les romans : soit elle n'est qu'un mot, ne recevant aucun développement narratif ; soit elle est une liste, un catalogue de livres ; soit elle est décor, donnant lieu à description ; soit elle est espace scénique, où se déroule l'action²¹. Ces différents avatars de la bibliothèque se présentent rarement sous leur forme chimiquement pure, et souvent le catalogue de livres n'exclut pas une brève description, et peut même rapidement se faire action. Quand ces différents éléments convergent en un tout animé, il me semble qu'ils forment alors un cinquième type de bibliothèque, fantasmatique et allégorique. Cette forme particulièrement éloquente de bibliothèques imaginaires se trouve par exemple chez des auteurs aussi différents qu'Agrippa d'Aubigné et Cyrano de Bergerac : on trouve chez eux des exemples de bibliothèques non pas désordonnées, mais organisées selon le principe du désordre, du détournement des livres de leur destination naturelle, dans une mise en scène proche du cauchemar.

C'est chez Agrippa d'Aubigné que la bibliothèque trouve sa forme la plus polémique sans doute, à l'occasion des triomphes carnavalesques²² qui viennent clore les *Aventures du baron de Faeneste* (1617-1619). Parmi les chars de l'Impiété, de la Poltronnerie et de la Gueuserie s'avance en effet le char de l'Ignorance, qui traîne trois groupes de prisonniers : les patriarches de l'Ancien Testament, les Pères de l'Eglise et les docteurs protestants. L'allégorie de l'Ignorance, encadrée par Folie, Opiniâtreté et Superstition tient « par contenance » un bréviaire, qu'elle lit « de bas en haut » ! Loin d'apparaître sous une forme

²¹ N. Ferrand, *Livre et lecture dans les romans français du XVIIIe siècle*, PUF, 2002, p. 249.

²² Il s'agit de quatre ekphrasis décrivant les tapisseries commandées par une dame aussi sottise que prétentieuse pour décorer son château, *Les Aventures du baron de Faeneste*, livre IV chapitre XVI, dans *Œuvres*, Gallimard, 1969, p.819 sq.

stable et sereine, l'image qu'évoque ensuite Aubigné présente en guise de bibliothèque une jonchée de livres piétinés que vient écraser le passage triomphal d'autres livres.

Le chariot [le char allégorique de l'Ignorance] a pour pavé forces livres polémiques, *l'Institution*, le *Mystère d'Iniquité*, qui fut premièrement enfoiré à Saumur, et puis jonché par les rues ; de ce rang sont la *Semaine* de Du Bartas, les livres de Du Moulin, et *l'Histoire* d'Aubigné. [...Pendant ce temps] l'un porte au bout d'un bâton de bannière les petits livres de la galerie du Palais, les nouveaux écrits de Cahyer, les prières jaculatoires de Cotton ; [...] et comme on vend les bonnets et les guimbelets dans une foire, se crient force traités de la société de Bordeaux, les prompts écrits de Boulanger ; et le Roman de la victoire de l'Eglise [...].²³

Satire de l'ignorance triomphante, la mise en scène d'Aubigné sort les livres de leurs rayonnages traditionnels pour en détourner l'usage légitime. Méprisés ils servent à paver la route, comme de vulgaires cailloux ; et Aubigné de se citer parmi les ouvrages écrasés. Mais le sort des livres à succès n'est finalement guère plus enviable : ils sont promenés au bout des piques, et vendu à la criée « comme les bonnets et les guimbelets dans une foire ». Sachant que les guimbelets sont des forets pour mettre en perce les tonneaux, on comprend que par cette comparaison dévalorisante Aubigné dit en quelle piètre estime il tient ces ouvrages, que leur mode de diffusion assimile à des objets de consommation. Nul doute que les images brutales qu'il évoque, livres répandus au sol, livres « enfoirés », livres brandis au bout des piques, livres criés en pleine rue, sont puisées dans sa mémoire. Dans l'esprit d'un homme savant, comme l'était Aubigné, et protestant de surcroît, c'est-à-dire particulièrement attaché à la valeur irremplaçable du livre, ces attentats contre les livres renversent l'ordre du monde et frôlent le sacrilège. En dénonçant le mercantilisme qui entoure la publication des écrits catholiques, auxquels une publicité tapageuse enlève toute dignité, Aubigné dénonce la

²³ *Ibid.* p. 824.

marchandisation d'un écrit, qui perd sa valeur pérenne au profit d'une valeur d'usage, en l'occurrence une valeur polémique. On retrouve la même dénonciation dans la *Confession du Sieur de Sancy*²⁴ où la masse des ouvrages apologétiques produits par les catholiques pour contrer l'offensive protestante suscite la même réaction de mépris :

Quand Monsieur le Convertisseur vint à mon logis et y fit apporter trois charges de livres pour faire la cérémonie de ma conversion, quelques censeurs de ce temps ont découvert que nous n'en feuilletâmes pas un, mais que l'après dîner fut passée à jouer au Cent, ou à la Dépêche.²⁵

Là encore la bibliothèque conviée par le « convertisseur » se signale comme une masse, sans ordre ni dignité : c'est par leur volume et leur poids que les « trois charges de livres » peuvent impressionner le *vulgum pecus*. Mais ni Sancy ni le « convertisseur » ne s'en occupent, préférant les jeux de cartes, ce qui est une manière de dire l'intérêt du livre, réduit à sa pure matérialité d'objet pesant et encombrant ; les livres convoqués endossent un rôle prétexte, servent la fiction de la conversion, pour éblouir ceux qui croient encore à la valeur du livre, et qui sont ceux-là qui n'ouvrent jamais les livres. Conscient de la dévalorisation du livre, à une époque où le développement des industries du papier et de l'imprimerie permet la multiplication des ouvrages, et surtout conscient du rôle proprement polémique dévolu aux ouvrages dans les querelles religieuses, Aubigné décrit dans ses fictions des amas de livres, qui n'arrivent pas (plus ?) à se constituer en bibliothèque, si l'on considère que la bibliothèque doit être un lieu de conservation et de lecture du livre. Chez lui, les livres s'entassent, sont piétinés et vendus à l'encan, et, malgré leur nombre, ne reçoivent pas le traitement qui donne

²⁴ La *Confession du Sieur de Sancy*, publiée pour la première fois en 1660, aurait été rédigée entre 1597 et 1617. Voir à ce sujet Agrippa d'Aubigné, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1969, p.1276-1279.

²⁵ Agrippa d'Aubigné, *Confession du Sieur de Sancy*, livre II, chapitre VI « Examen de quelques livres de ce temps », dans *Œuvres*, Gallimard, 1969, p. 644.

une âme aux choses inanimées. Homme du livre, Aubigné constate dans ses fictions la déchéance du livre, mis au service de l'ignorance et non de la connaissance. Témoignage d'un temps de polémiques religieuses et de guerres civiles, l'impossibilité des livres de former bibliothèque dénonce un monde livré à la violence et à l'intolérance, filles de l'ignorance selon Aubigné. Catalogue, description et action fusionnent donc pour donner aux livres une vie grotesque et révoltante, caricature de la vie savante à laquelle la bibliothèque devrait conduire.

On retrouve chez Cyrano de Bergerac le même dispositif, qui mêle les différentes hypostases de la bibliothèque pour former une vision satirique, finalement assez cauchemardesque. Au début des *Etats et Empires du Soleil* (1662), le narrateur Dyrcona, de retour de son voyage lunaire, trouve refuge chez son ami M. de Colignac et forme avec lui et un voisin, le marquis de Cussan, une petite société savante et protégée :

Les plaisirs innocents dont le corps est capable ne faisaient que la moindre partie ; de tous ceux que l'Esprit peut trouver dans l'étude et la conversation, aucun ne nous manquait ; et nos Bibliothèques, unies comme nos Esprits, appelaient tous les Doctes dans notre Société. Nous mêlions la lecture à l'entretien ; l'entretien à la bonne chère, celle-là à la Pêche ou à la Chasse, aux promenades ; et en un mot, nous jouissions pour ainsi dire et de nous-mêmes et de tout ce que la Nature a produit de plus doux pour notre usage, et ne mêlions que la Raison pour borne à nos désirs.²⁶

Cyrano offre de la bibliothèque l'image la plus séduisante et la plus valorisante : sa bibliothèque épicurienne n'a rien d'austère, et loin de couper du monde, elle prépare l'esprit à en jouir. Lieu de l'étude, elle est aussi lieu de l'échange, et permet cette rencontre des esprits de tous les temps, où le narrateur satisfait sa soif de connaissances et son besoin de repos. Véritable *locus amoenus* métaphorique, elle est ce que le narrateur pense à emporter avec lui,

²⁶ Cyrano de Bergerac, *Les Etats et Empires du Soleil* (1662), Paris, Garnier-Flammarion, 2003, p. 60.

lorsque les menaces l'amènent à chercher un autre refuge : il part avec un « petit ballot » de livres et tient à accompagner personnellement le transport de sa « petite Bibliothèque », l'insistance sur la modestie et le petit nombre des ouvrages prenant ici une valeur visiblement affective. Or cette bibliothèque idyllique rencontre en chemin ce que le narrateur prend d'abord pour un spectre :

La taille de ce Fantôme était énorme, et par le peu qui paraissait de ses yeux, il avait le regard triste et rude. Je ne saurais pourtant dire s'il était beau ou laid, car une longue robe tissée des feuillets d'un Livre de plain-chant le couvrait jusqu'aux ongles, et son visage était caché d'une carte où l'on avait écrit l'*In Principio*.²⁷

Cette figure arcimboldienne, qui va provoquer le début des persécutions contre le narrateur, surgit sur le chemin comme une allégorie cauchemardesque de bibliothèque qui viendrait contrer la docte et sereine bibliothèque que le narrateur espérait pouvoir continuer à fréquenter. Elle symbolise une bibliothèque où les livres sont démembrés, puisque les feuillets servent de vêtement au « spectre » ; et une bibliothèque univoque, puisque limitée à deux ouvrages, un évangile et un livre de musique liturgique, eux-mêmes encore réduits à quelques pages. Figure carnavalesque de l'intolérance religieuse, cette allégorie prend vite les dimensions d'un cauchemar efficace, puisque le narrateur est arrêté, et ses livres considérés comme ouvrages de sorcellerie²⁸. Cyrano forment donc deux figures de la bibliothèque pour les opposer : d'une part la bibliothèque qui forme société savante, dans le plaisir et le repos ; d'autre part la bibliothèque qu'évoque une figure démente, dans la violence et l'ignorance. Là encore catalogue, description et action font de ces bibliothèques des figures actives, opérantes

²⁷ *Ibid.* p. 67. On peut se demander si l'image de l'homme vêtu de feuilles de plain-chant ne viendrait pas de l'allégorie de la superstition peinte par Aubigné, « toute bardée de patenostres », *op. cit.* p. 823.

²⁸ En particulier la *Physique* de Descartes, à cause des figures représentées (mouvement des planètes, champs d'attraction des aimants) qui sont considérées comme des signes diaboliques.

dans la narration comme dans l'imaginaire du lecteur. A la différence d'Aubigné, une image de bibliothèque idéale se dessine, pour faire pendant à la bibliothèque de cauchemar ; mais elle est si parfaite qu'elle semble surtout fonctionner narrativement comme repoussoir de la pseudo-bibliothèque religieuse, où l'on retrouve l'allégorie de l'intolérance, bête et méchante. Aubigné et Cyrano, si différents à tant d'égards, se rejoignent donc sur le terrain de la dénonciation des faux savoirs, en construisant des bibliothèques de fiction où la satire va jusqu'au cauchemar : leurs bibliothèques ont du mal à faire rire, car elles font plutôt peur. Elles témoignent combien ces auteurs savent leur propre écriture en danger de persécution, et combien les livres peuvent être instrumentalisés dans des conflits où ils servent d'arguments au service d'un pouvoir, en l'occurrence la mainmise de l'église catholique sur la pensée religieuse et philosophique. Ces bibliothèques imaginaires, contrefaites et difformes, rejoignent en cela le récit de Eco, qui s'achève sur l'incendie de la bibliothèque, comme si les livres finissaient toujours par appeler l'autodafé.

Ce que met en lumière l'exploration de cette fabrique des bibliothèques de fiction, c'est le caractère satirique, et souvent polémique de la bibliothèque, au point qu'on est tenté de penser que c'est l'esprit de la satire qui a servi de catalyseur à la création des bibliothèques imaginaires. Quand la polémique quitte le terrain religieux et philosophique pour devenir querelle littéraire, les enjeux moindres permettent à la satire de rester comique, sans perdre pour autant sa charge polémique. La bibliothèque est alors objet et lieu de dispute entre les livres, mais il ne s'agit que de mettre en scène de manière imagée la critique contre le roman et la littérature de fiction. Cependant cet usage métalittéraire de la bibliothèque reste limité, car souvent d'autres enjeux, extra-littéraires ceux-là, qui touchent à l'accès aux savoirs, à la représentation du monde, à la validité de la connaissance, et à la liberté de conscience, se

profilent, montrant que la bibliothèque, en tant que lieu de conservation, de consultation et de diffusion du savoir²⁹, est comprise au XVIIe siècle comme un lieu de pouvoir.

Le résultat de cette recherche peut surprendre : sans attendre forcément la célébration chorale d'un lieu forcément cher aux auteurs, qui sont souvent les plus grands lecteurs, on est surpris de voir ces bibliothèques de fiction laisser planer une ombre parfois seulement satirique, et parfois beaucoup plus critique sur la littérature et sur les lecteurs, comme l'ombre de la tour-bibliothèque-labyrinthe de l'abbaye du *Nom de la Rose*, oppressante, vaguement monstrueuse³⁰. Il semble en définitive que ces bibliothèques témoignent d'un temps d'aliénation de la connaissance, soumise à des pouvoirs qui l'instrumentalisaient. A l'heure de la naissance de la civilisation de l'information, il se pourrait que cet imaginaire, ancré dans les prémices de la modernité, ne soit pas sans retentir sur notre réalité.

Nathalie Grande

Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

GRAC-UMR 5037

²⁹ N. Ferrand, *op. cit.* p. 237.

³⁰ Evidemment notre hypothèse, vérifiée à travers quelques exemples qui ne valent que comme sondages d'un ensemble bien plus vaste, demanderait à être confirmée, ou infirmée, par une enquête beaucoup plus complète.